

*Rue à sens unique*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*

*Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle*

*Petite Histoire de la photographie*

*Écrits radiophoniques*

WALTER BENJAMIN

*Rue à sens unique*

Traduit de l'allemand par  
ANNE LONGUET MARX

IDEM • VELLE



AG • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2015

TITRE ORIGINAL

*Einbahnstrasse*

*Rue à sens unique* a paru pour la première fois en 1928 aux éditions Ernst Rowohlt à Berlin.

En couverture : Harold Lloyd dans le film muet de 1923 *Safety last!* de Fred C. Newmeyer et Sam Taylor.

© Éditions Allia, Paris, 2015.

Cette rue s'appelle  
RUE ASJA-LACIS  
d'après celle qui, en ingénieur,  
l'a percée dans l'auteur.



## POSTE D'ESSENCE

La construction de la vie se trouve pour l'instant bien davantage sous l'emprise des faits que des convictions. Et à la vérité, de faits tels qu'ils ne sont presque jamais ni nulle part devenus le fondement de convictions. La véritable activité littéraire dans ces conditions ne saurait prétendre se dérouler dans un cadre littéraire – plutôt cela est-il l'expression usuelle de sa stérilité. L'efficacité littéraire la plus significative ne peut résulter que d'une alternance rigoureuse entre l'action et l'écriture; elle doit développer dans les tracts, brochures, articles de journaux et affiches, les formes simples qui correspondent à son influence au sein de communautés agissantes, et ce mieux que le geste prétentieux et universel du livre. Seule cette langue prompte se montre efficacement à la hauteur de l'instant. Les opinions sont pour l'appareil géant de la vie sociale ce que l'huile est pour les machines. On ne se place pas devant une turbine pour l'inonder avec de l'huile de machine, on en injecte un peu dans des rivets et des joints dissimulés, qu'il faut connaître.

## CHAMBRE AVEC PETIT DÉJEUNER

Une tradition populaire met en garde contre le récit des rêves le matin, à jeun. En effet, celui qui s'éveille reste dans cet état, encore dans le cercle enchanté du rêve. La toilette ne rappelle en réalité à la lumière que la surface du corps et ses fonctions motrices visibles, alors que dans les couches plus profondes, l'obscurité grise du rêve perdure au cours des ablutions matinales, et même se fixe dans la solitude de la première heure de veille. Celui qui redoute le contact du jour, que ce soit par crainte des humains ou par volonté de recueillement intime, ne souhaite pas manger et dédaigne le petit déjeuner. De cette façon, il évite la fracture entre le monde de la nuit et le monde du jour. Une précaution qui ne se justifie que par la consommation du rêve dans un travail matinal concentré, si ce n'est dans la prière, mais qui conduit d'une autre façon à une confusion des rythmes de vie. Dans cet état d'esprit, le récit des rêves est fatal ; parce que l'homme conspirant à moitié encore avec le monde onirique le trahit de ses mots et doit s'attendre à sa vengeance. Pour le dire de façon plus moderne : il se trahit lui-même. Sorti de la protection qu'offre la naïveté du rêve, il s'expose en restant au contact de ses



visions de rêve sans leur être supérieur. Car le rêve ne peut être abordé que de l'autre rive, à partir de la clarté du jour, grâce à un souvenir souverain. Cet au-delà du rêve ne peut s'atteindre que par une purification, analogue à la toilette, et néanmoins complètement différente d'elle. Elle passe par l'estomac. L'homme à jeun parle du rêve comme s'il parlait du sein de son sommeil.

## N° 113

*Les heures qui contiennent la forme,  
Se sont écoulées dans la maison du rêve.*

**SOUTERRAIN.** Nous avons depuis longtemps oublié le rituel suivant lequel fut érigée la maison de notre vie. Mais quand elle va être prise d'assaut et que les bombes ennemies éclatent déjà, quelles antiquités faméliques et contournées ne révèlent-elles pas dans les fondations ! Que n'a-t-on pas enfoui et sacrifié entièrement sous des formules magiques, et quel lugubre cabinet de curiosités, là en bas où les puits les plus profonds se trouvent réservés aux réalités les plus quotidiennes ! Dans une nuit de désespoir, je me vis en rêve renouer impétueusement amitié et fraternité avec le premier camarade

de mes années d'école, que je ne connais plus depuis des décennies déjà, et dont je me souvenais à peine aussi après ce délai.

Mais au réveil, tout s'éclaira : ce que le désespoir, comme une explosion, avait mis au jour, était le cadavre de cet homme, qui était là emmuré de façon à ce que celui devant habiter là un jour ne lui ressemblât en rien.

**VESTIBULE.** Visite à la maison de Goethe. Je ne peux me souvenir d'avoir vu des pièces dans le rêve. C'était une enfilade de corridors badiageonnés comme dans une école. Deux anglaises d'un certain âge en visite et un conservateur de musée sont les figurants de ce rêve. Le conservateur nous invite à nous inscrire sur le registre des visiteurs, qui est posé ouvert sur un lutrin de fenêtre, à l'extrémité d'un couloir. Comme je m'en approche, je trouve, en feuilletant le livre d'or, mon nom déjà consigné, d'une grande et grossière écriture d'enfant.

**SALLE À MANGER.** Dans un rêve, je me suis vu dans le cabinet de travail de Goethe. Ce cabinet n'offrait aucune ressemblance avec celui de Weimar. Il était surtout fort exigü et n'avait qu'une fenêtre. La table de travail touchait par son petit côté le mur qui faisait face

à cette fenêtre. Le poète, dans son plus grand âge, était assis devant, en train d'écrire. Je me tenais sur le côté, lorsqu'il s'interrompit et me fit cadeau d'un petit vase, un récipient antique. Je le tournai entre mes mains. Une chaleur énorme régnait dans ce cabinet. Goethe se leva et pénétra avec moi dans la pièce attenante, où le couvert était mis pour ma parentèle sur une longue table. Mais elle semblait calculée pour beaucoup plus de personnes que cette parentèle n'en compte. Elle était probablement dressée pour les aïeux. Je pris place au bout à droite, près de Goethe. Lorsque le repas fut terminé, celui-ci se leva avec peine et, d'un geste, je demandai la permission de le soutenir. Au moment où je touchai son coude, je me mis à pleurer d'émotion.

## **POUR HOMMES**

Convaincre est stérile.

## **HORLOGE DE RUE**

Les œuvres achevées sont plus légères pour les grands que ces fragments dont ils traînent le travail leur vie durant. Car seul l'homme plus faible, plus distrait éprouve une joie incomparable à

conclure et se sent par là restitué à la vie. Pour le génie, toute espèce de césure, les pesants coups du destin, comme le doux sommeil, tombent dans le travail assidu de son atelier même. Et c'est du cercle magique de celui-ci qu'il tire le fragment: "Le génie est assiduité".

## **REVIENS! TOUT EST PARDONNÉ!**

De même qu'on fait le grand soleil à la barre fixe, ainsi fait-on, jeune, le grand tour à la roue de la fortune, d'où, tôt ou tard, tombe ensuite le gros lot. Car c'est uniquement ce que nous savions ou pratiquions déjà à quinze ans qui constitue pour nous un jour notre *attrativa*. C'est pourquoi il y a une chose que l'on ne peut jamais réparer: c'est d'avoir manqué de s'être enfui de chez ses parents. Les quarante-huit heures d'abandon à cet âge-là cristallisent comme dans un bain alcalin le bonheur de la vie.

## **APPARTEMENT SEIGNEURIAL DE DIX PIÈCES MEUBLÉES**

La seule description et analyse satisfaisante du style des meubles de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle donne en même temps naissance à une certaine forme de roman policier, au

centre dynamique duquel se trouve la terreur de l'appartement. La disposition des meubles figure en même temps également le tracé général des pièges mortels et l'enfilade de pièces indique à la victime la voie de la fuite. Que justement cette sorte de roman policier commence avec Poe – donc à une époque où de telles demeures n'existaient guère –, ne prouve pas le contraire. Car sans exception, les grands poètes y vont de leurs combinaisons dans un monde qui vient après eux, comme les rues de Paris des poèmes de Baudelaire ne sont apparues qu'après 1900, de même que les êtres de Dostoïevski. L'intérieur bourgeois des années soixante à quatre-vingt-dix, avec ses buffets colossaux débordants de sculptures sur bois, ses angles sans soleil, où se dresse le palmier, sa fenêtre en saillie que retranche sa balustrade, et ses longs couloirs avec la flamme chantante du gaz, ne saurait convenir qu'à la demeure du cadavre. "Sur ce canapé, Tante ne peut qu'être assassinée." L'opulence sans âme du mobilier ne devient véritable confort que devant le cadavre. Bien plus intéressant que l'Orient des paysages dans les romans policiers, est cet Orient exubérant de leurs intérieurs : le tapis persan et l'ottomane, la suspension et le précieux poignard du Caucase. Derrière

les lourds kilims relevés, le maître de maison célèbre ses orgies de titres en bourse, peut se prendre pour un négociant levantin, un pacha fainéant dans un khanat de corruption, jusqu'à ce que ce poignard dans son étui d'argent au-dessus du divan, mette fin, par une belle après-midi, à sa sieste et à ses jours. Ce trait de l'appartement bourgeois frémissant à l'idée du meurtrier anonyme comme une vieille femme excitée à celle d'un galant, a été perçu par quelques écrivains, qui en tant qu'"auteurs de romans policiers" ont été privés des justes honneurs qui leur reviennent, peut-être aussi parce que dans leurs œuvres s'exprime nettement une part du pandémonium bourgeois. Conan Doyle dans certaines de ses œuvres, la romancière A. K. Green à travers une vaste production, ont mis en lumière ce qui doit être atteint ici, et avec *Le Fantôme de l'opéra*, un des grands romans sur le XIX<sup>e</sup> siècle, Gaston Leroux a contribué à l'apothéose de ce genre.

## **MARCHANDISES DE CHINE**

En ces jours, personne ne doit se crisper sur ce qu'il "sait faire". La force se trouve dans l'improvisation. Tous les coups décisifs seront portés de la main gauche.

Un portail se trouve au début d'un long chemin qui descend vers la maison de..., à laquelle je rendais visite tous les soirs. Lorsqu'elle eut déménagé, l'ouverture de l'arc du portail se présenta dès lors à moi comme le pavillon d'une oreille qui a perdu l'ouïe.

On ne peut obtenir d'un enfant en chemise de nuit, de saluer une visite qui vient d'entrer. Les présents, du haut de leur point de vue moral supérieur, cherchent en vain à le persuader de surmonter sa pudibonderie. Quelques minutes plus tard, il se montre au visiteur, cette fois complètement nu. Il s'était lavé entre-temps.

La force d'une route de campagne est tout autre selon qu'on y chemine à pied ou qu'on la survole en aéroplane. Ainsi diffère également la force d'un texte si on le lit ou si on le copie. L'aviateur voit seulement comment la route se propulse à travers le paysage, elle se déroule sous ses yeux suivant les mêmes lois que le terrain qui l'entoure. Seul celui qui chemine sur la route prend la mesure de son emprise et réalise comment de ce terrain qui pour l'aviateur n'est précisément qu'une plaine déroulée, elle fait surgir, sur ordre, des lointains, des belvédères, des clairières, des perspectives à chacun de ses

tournants, tel l'appel d'un commandant fait sortir les soldats du rang. Ainsi, seul le texte copié commande l'âme de celui qui en est occupé, tandis que le simple lecteur n'apprend jamais à connaître les nouveaux aspects de son intériorité, comme les ouvre le texte, cette route à travers la forêt vierge intérieure s'épaississant toujours et encore : parce que le lecteur obéit au mouvement de son moi dans le libre domaine aérien de la rêverie, tandis que celui qui recopie l'expose à être commandé. Ainsi, la copie des livres en Chine fut la garantie incomparable d'une culture littéraire et une clef des énigmes de ce pays.

## **GANTS**

Dans le dégoût éprouvé devant des animaux, la sensation dominante est l'angoisse d'être à leur contact, reconnue par eux. Ce qui s'épouvante au fond de l'homme, c'est alors cette conscience obscure que vivrait en lui quelque chose de si peu étranger à l'animal répugnant, qu'il pourrait être reconnu par lui. Tout dégoût est à l'origine dégoût du contact. Même la maîtrise ne l'emporte sur ce sentiment qu'avec des gestes incohérents et excessifs : elle étreindra violemment le répugnant, le consommera,



tandis que la zone du contact épidermique le plus ténu restera tabou. C'est seulement de cette façon que l'on peut répondre au paradoxe de l'exigence morale, qui impose à l'homme tout à la fois de surmonter et de modeler subtilement le sentiment de dégoût. Il ne peut nier sa parenté bestiale avec la créature, à l'appel de laquelle son dégoût répond : il faut qu'il s'en rende maître.

## **AMBASSADE MEXICAINE**

*Je ne passe jamais devant un fétiche de bois, un Bouddha doré, une idole mexicaine sans me dire : C'est peut-être le vrai dieu.*

*Charles Baudelaire*

Je me suis rêvé membre d'une expédition savante au Mexique. Après avoir parcouru une haute forêt vierge, nous sommes tombés sur un réseau de grottes supra-terrestres dans la montagne où, depuis le temps des premiers missionnaires, s'était maintenu un ordre dont les frères poursuivaient l'œuvre de conversion parmi les indigènes. Le service divin avait lieu suivant le rite le plus ancien dans une immense caverne gothique fermée en pointe. Nous approchant, nous pûmes voir l'essentiel :

en direction d'un buste en bois de Dieu le Père, installé quelque part très haut sur une paroi de la cavité, un prêtre levait en l'air un fétiche mexicain. Alors la tête de Dieu fit à trois reprises un mouvement de dénégation de droite à gauche.

### **CES PLANTATIONS SONT RECOMMANDÉES À LA PROTECTION DU PUBLIC**

Qu'est-ce qui est "résolu"? Toutes les questions de la vie vécue ne restent-elles pas derrière nous comme une coupe de bois qui nous interdisait la vue? La défricher ou seulement l'éclaircir, nous y songeons à peine. Nous continuons à marcher, la laissons derrière nous et, de loin, elle se laisse embrasser du regard certes, mais dans un entrelacs confus, vague et d'autant plus énigmatique.

Commentaire et traduction entretiennent les mêmes relations avec le texte que le style et la mimesis avec la nature : le même phénomène sous des manières de voir différentes. Sur l'arbre du texte sacré, tous deux ne sont que des feuilles éternellement bruissantes, sur l'arbre profane, des fruits qui tombent à temps.